La référence française dans le discours sur les « lettres » en Hongrie entre 1890 et 1914

Eszter Balázs

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/297>

DOI : 10.4000/ccrh.297

ISSN : 1760-7906

Éditeur

Centre de recherches historiques - EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 30 avril 2003

ISSN : 0990-9141

Référence électronique

Eszter Balázs, « La référence française dans le discours sur les « lettres » en Hongrie entre 1890 et 1914 », *Les Cahiers du Centre de Recherches Historiques* [En ligne], 31 | 2003, mis en ligne le 15 septembre 2008, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ccrh/297> ; DOI : 10.4000/ccrh.297

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Article L.111-1 du Code de la propriété intellectuelle.

La référence française dans le discours sur les « lettres » en Hongrie entre 1890 et 1914

Eszter Balázs

NOTE DE L'AUTEUR

Parmi les littératures étrangères étant apparues en Hongrie en tant que référence dans le discours sur les lettres, j'ai choisi de mener l'étude de la construction et des usages de la référence française. En raison de son caractère massif et varié au tournant du XIX^e et du XX^e siècles, celle-ci semble être un angle d'approche pertinent pour comprendre les rapports dynamiques entre littérature et vie sociale, littérature et vie politique, dans une période où une crise culturelle des lettres se doubla d'une crise de conscience nationale plus globale.

Avec cette guerre, se pose encore une grande question culturelle. Paris ou Berlin ? Paris signifiait la culture du nationalisme s'appuyant sur une forte tradition chez les Hongrois, la culture de la périphérie pour un peuple manquant avant tout de « profondeur », le culte du tempérament pour un pays qui mourra de faim à défaut de discipline intérieure et d'organisation. Berlin signifie le contraire de tout cela. L'étrangeté de l'esprit allemand ne pourra que nous calmer. C'est la preuve qu'il ne pourra jamais nous absorber.¹

- ¹ Ces notes, prises pendant les tout premiers jours de la Première Guerre mondiale par Béla Balázs, jeune intellectuel hongrois et, encore à cette époque, allié spirituel de György Lukács, reflètent implicitement la controverse concernant l'antagonisme culturel entre la

France et l'Allemagne que les romantiques allemands avaient mis en place en se référant à la thèse de Herder, opposant « modernité » allemande et « classicisme » français.² Se référer à Herder, et souvent sans le savoir, était chose courante dans le discours intellectuel hongrois. Malgré la prévision – pas très réjouissante – de la « noyade » de la Hongrie dans la mer slave et germanique, que Herder avait annoncée en 1788, les Hongrois se saisirent de son œuvre très vite, et avec un grand intérêt, dès la fin du XVIII^e siècle.³ Mais, pour Balázs, il ne s'agissait plus de légitimer la singularité d'une culture hongroise par des thèses empruntées à Herder, que les Hongrois avaient répétées tout au long du XIX^e siècle à l'instar des autres peuples d'Europe centrale et orientale, chacun souhaitant souligner la singularité de sa culture respective, mais de reprendre, comme facteur déterminant pour le devenir de la culture hongroise, le « contentieux culturel » franco-allemand, qui trouvait aussi ses origines dans la pensée herderienne.

La caractérologie nationale et son influence sur la référence aux littératures étrangères

- 2 Cette vision dichotomique des cultures allemande et française, reprise et diffusée par la suite par les successeurs germaniques de Herder, apparut en Hongrie bien avant le tournant du siècle, s'inscrivant dans une évolution remontant au début du XIX^e siècle.⁴ D'une manière générale, dans les périodes où nationalisme et modernité sociale furent déclarés solidaires et où, en conséquence, la littérature hongroise s'ouvrit davantage aux grandes tendances littéraires européennes, cette vision dichotomique peut nous paraître plus présente dans le discours sur la culture et les lettres que dans les périodes où il n'y avait pas de volonté de conjuguer ces deux idéaux. ⁵Durant ces périodes d'« ouverture », tout au long du XIX^e siècle, en raison de l'intérêt affiché pour la littérature française, considérée alors comme le reflet d'un modèle de société moderne par excellence, cette vision apparaissait davantage renversée, c'est-à-dire retournée contre l'Allemagne⁶ :

[...] l'admiration pour la France et pour les lettres françaises est à la fois passionnelle et rationnelle : la France est le pays qui offre non seulement un modèle de conduite – mais aussi un modèle de société, le plus progressiste du continent. Et, dans les lettres, le romantisme français forme un contrepoids à l'influence allemande prépondérante, car il est en harmonie avec le progrès social, contrairement au romantisme allemand.⁷

- 3 Or, même dans de telles conjonctures, comme par exemple à l'époque romantique, l'opinion lettrée ne fut jamais unanimement favorable à la littérature française : on constate notamment une certaine peur dans quelques cercles littéraires de l'Ère des *Réformes*, précédant la Révolution de 1848, devant la menace d'une relève de la « domination » littéraire allemande par celle des Français. ⁸
- 4 En revanche, durant les périodes où l'on attribuait davantage à la littérature une fonction de refoulement d'une réalité socio-politique peu réjouissante (comme pendant la *résistance passive* qui suivit la défaite en 1849 jusqu'au début des années 1860), les littératures germanique et française étaient rejetés, bien que pour des raisons différentes, en raison des idéaux littéraires de l'époque, fondés sur un moralisme archaïque et un idéal nationaliste. En d'autres termes, on pourrait dire que le refus opposé à la littérature germanique pour des motifs géopolitiques, eux-mêmes imbriqués dans des motifs spécifiquement culturels⁹, bien qu'à cette époque souvent cet antigermanisme ne fut qu'implicite, se doubla parallèlement d'un autre rejet envers des romanciers français, et

plus particulièrement contre Balzac, par crainte de leur caractère jugé esthétiquement et socialement subversif. Pour ces mêmes raisons, dans le discours littéraire, le « contentieux culturel » franco-allemand, auparavant utilisé de préférence contre l'Allemagne par les romantiques hongrois, fut remplacé pendant les années 1860 par le couple antagoniste franco-anglais, et son complément franco-russe.¹⁰

- 5 Les jugements formulés par les critiques pendant les décennies précédant le Compromis austro-hongrois contre la littérature française – « artificielle », « énervante », « moralement superficielle » – ainsi qu'en faveur de son corollaire anglais – exprimant l'intimisme familial, la pudeur, l'apaisement – reprenaient le même type de « contentieux culturel », inscrit dans la vision dichotomique des littératures allemande et française évoquée plus haut.

Influence du « complexe de rattrapage » sur la référence aux littératures étrangères : émergence des idées de « comparatisme »

- 6 Dès le Compromis de 1867, grâce auquel l'Empire des Habsbourg devint bicéphale, les références française et allemande prirent leur place dans le cadre d'un nouveau discours, que l'on peut appeler discours de « rattrapage ». Les Hongrois furent soucieux de « se mettre au premier rang des combattants de la vraie civilisation »¹¹ : ils voulaient s'affirmer consciemment comme producteurs d'une grande littérature européenne, volonté qui entraîna un souci de comparaison avec l'extérieur et donc une ouverture de plus en plus consciente sur les littératures étrangères. ¹²Ce discours d'ouverture, qui servait aussi à mieux définir la spécificité de la littérature nationale, fut doublé, surtout à partir de la fin du XIX^e siècle, par un autre qui, au contraire, portait sur la restriction de l'horizon culturel national aux seules lettres magyares.¹³ En raison du bouleversement du fonctionnement du champ culturel en Hongrie (à la suite de la séparation du politique et du culturel, l'intégration pure et simple de la littérature à la vie nationale sera remise en question) et d'une crise de la conscience nationale résultant des tensions politiques et culturelles au sein de la monarchie (liées à l'étiollement du libéralisme nobiliaire et à la montée des revendications de restructuration de la monarchie bicéphale afin que Budapest devienne le centre de la résistance au pangermanisme et au panslavisme), on constate une radicalisation de l'idée nationaliste dans la vie culturelle aussi. Ce processus aboutit par la suite à l'affirmation de la supériorité de la culture magyare sur celles des peuples voisins. Un complexe de supériorité similaire s'exprime notamment dans l'histoire littéraire de la Hongrie, parue à l'occasion du millénaire de l'État national en 1896.¹⁴ Cette histoire commence de fait par la description du cavalier de la Volga, qui évoque l'archétype nomade des Magyars, représentant une civilisation à la fois ancienne et énergique, et surtout à laquelle tout élément étranger s'assimile.¹⁵ Cette accentuation des origines asiatiques des Hongrois dans une œuvre d'histoire littéraire datant de 1896 annonça l'entrée en scène d'un nouveau couple dynamique de l'Ouest et de l'Est, qui allait dominer le discours sur les lettres, plus particulièrement pendant la période de l'entre-deux-guerres, sous la forme de l'opposition entre les écrivains « de souche » et leurs corollaires, les écrivains partisans de la modernisation sociale, et dont les écrits étaient liés à la vie urbaine, par ailleurs constitués essentiellement par ces premiers.¹⁶ L'émergence de ce nouveau couple culturel dynamique au tournant du siècle et son

influence sur les débats littéraires sont un facteur de plus permettant de comprendre l'évolution de la référence française pendant la période qui nous intéresse.

- 7 Plus généralement, lorsque l'on veut comprendre la place et le rôle de la référence française dans le dernier tiers du XIX^e siècle en Hongrie, en dehors de l'impact de ce nouveau couple de l'Est et de l'Ouest, trois faits majeurs sont à prendre en compte. Il y a d'abord la perception de la littérature, comme partie intégrante de la vie nationale, une idée en vigueur jusqu'à la fin du siècle. Deuxièmement, on doit rappeler les usages stratégiques des littératures étrangères. Il s'agit là d'un problème lié au contexte d'accueil structurant les besoins d'importation en littérature.¹⁷ Le souci du « comparatisme » et l'affirmation de la nécessité ou bien du rejet du « cosmopolitisme », évoqués plus haut, sont liés à ces facteurs plus généraux. Troisièmement, il convient d'évoquer le rapport de la référence française au nouveau phénomène d'industrialisation de la culture, qui permet de distribuer la littérature sur une échelle jamais atteinte auparavant. À partir des années 1880, le souci du nombre, celui des lecteurs et des spectateurs, fut rapidement complété par une préoccupation concernant la qualité des lectures et des spectacles. Comme le nota un critique dans une revue conservatrice au tournant du siècle, la classe moyenne « sur les épaules de laquelle repose toute la culture nationale » ne fréquentait ni le théâtre national, ni l'opéra, mais les variétés.¹⁸
- 8 Contraintes de faire face à l'industrialisation de la littérature, les revues étaient surtout préoccupées de la réconciliation du bon goût et de la massification de la production littéraire qui était mis en valeur dans le discours sur la littérature.

La référence française dans le discours critique à la fin du XIX^e siècle

- 9 Il faut préciser que durant la dernière décennie du XIX^e siècle, largement affectée par l'ouverture aux diverses littératures étrangères, et en particulier européennes, les revues publièrent déjà, indifféremment, autant de récits français que russes, anglais, espagnols, italiens et scandinaves (et, dans une moindre mesure, de la poésie). Cependant, la littérature française paraît de loin la plus commentée en Hongrie. Sa place dominante parmi les références étrangères dans le discours (critique) sur les lettres mérite d'autant plus l'attention que les rapports réels, institutionnels, que la Hongrie entretenait avec la culture française, étaient plutôt modestes. Bien que la langue française détînt la deuxième place dans l'enseignement des langues et que les productions et journaux français fussent les plus présents en Hongrie immédiatement après ceux d'origine germanique¹⁹, l'écart entre la présence matérielle des deux langues et des deux cultures resta tout de même considérable. Une des raisons principales en est que le réseau des libraires hongrois était presque entièrement germanophone et que la majorité des productions françaises parvenait en Hongrie via Leipzig. Malgré le volume difficilement estimable des traductions²⁰, il est incontestable qu'à partir des années 1880, on observait une importation vraiment massive des pièces de théâtre françaises en Hongrie. Ce phénomène résultait à la fois de l'accélération de l'industrialisation littéraire et de la stratégie d'importation du modèle (français) du théâtre bourgeois.²¹

Les revues des années 1890 : les références françaises partagées

- 10 Compte tenu des facteurs évoqués plus haut – la littérature perçue comme partie intégrante de la vie nationale, les usages stratégiques des littératures étrangères,

l'industrialisation de la culture – un premier dépouillement des plus importantes revues littéraires lancées au cours de la dernière décennie du XIX^e siècle nous permet d'observer la présence de quatre fonctions et rôles majeurs de la référence française dans le discours critique. Cependant par rapport aux principales fonctions de la référence française qui ont pu être cernées dans les revues lancées durant les années 1890, précisons que dans la pratique, elles se trouvaient souvent conjuguées dans le même numéro d'une même revue, pour ne pas dire imbriquées l'une dans l'autre dans le même argument d'un même article. Non seulement les éléments et l'usage de la référence française, mais aussi plusieurs autres préoccupations des revues « traditionalistes » et de « type nouveau », pouvaient encore se recouper dans cette dernière décennie du XIX^e siècle. Néanmoins, selon les visions des revues concernant les rapports entre politique et littérature, ainsi que leur engouement pour la littérature urbaine, et la proportion d'écrivains et de professeurs dans leur rédaction, on distingue deux types de revues : *A Hét* (*La Huitaine*), *Élet* (*Vie*) et *Magyar Gényusz* (*Génie Hongrois*), par exemple, faisaient partie des revues de « type nouveau », tandis que *Magyar Szemle* (*Observateur Hongrois*) et *Magyar Kritika* (*Critique Hongroise*) représentaient notamment les revues « traditionalistes », faisant preuve du complexe national. *Új Idők* (*Temps Nouveaux*) et *Külföld* (*Étranger*) se situaient entre ces deux types.

- 11 Lancées au cours de la dernière décennie du XIX^e siècle, les revues « traditionalistes » ainsi que celles de « type nouveau » manifestaient toutes, bien qu'à des degrés différents, un certain antigermanisme culturel. Pour le véhiculer, elles se tournèrent, comme vers une vieille arme, vers la référence française. Plus particulièrement dans les revues « traditionalistes », cette référence pouvait aussi apparaître comme complémentaire au discours traditionaliste aux soucis nationalistes. Elle pouvait également représenter l'un des principaux procédés pour prolonger l'illusion de l'importance de la littérature au sein de l'entreprise nationale. Cette référence se voyait parfois complétée par une référence au « chauvinisme » français. Pour *Új Idők* notamment, « modernité littéraire » et caractère magyar de la littérature étaient deux choses fortement liées. Selon la revue le succès des grandes cultures attestait bien que la culture ne pouvait être que nationale :

La culture n'est pas un trésor international. Il n'existe pas de culture internationale. [...] Les pays les plus cultivés, les plus tournés vers les arts et les sciences sont ceux qui éprouvent un fort sentiment national : le français, l'anglais, l'italien. Les nations nobles sont toutes chauvines.²²

- 12 Un autre élément commun à la majorité des revues « traditionnelles » et des revues de « type nouveau » est que le discours sur la nationalité, radical ou modéré, se conjugait, dans la plupart des cas, avec la volonté de s'affirmer en tant que culture occidentale. *A Hét* annonça, par exemple, avec fanfare en 1896 que Budapest venait de donner lieu à un congrès international de presse, qui se distinguait des visites à la manière de François Coppée et de Mme Adam, auxquelles les Hongrois étaient auparavant habitués :

Ils [les journalistes] n'ont pas amorcé la flamme d'un genre Coppée, suivie des exaltations obligées de Mme Adam, finissant dans des phrases ennuyeuses et presque haïssables sur les mérites de la galante nation magyare. Le congrès en cours est en effet la première visite qui mènera à la reconnaissance franche de notre culture, de notre développement social, de notre identité européenne [...]. La culture hongroise avait peu donné aux Français pour avoir reçu d'autant plus de leur part. Et plus notre caractère érudit est évident, plus les Français sont désireux de nous connaître.²³

- 13 Parler du congrès des journalistes, c'était une occasion de triple importance pour la revue *A Hét* qui lui permit de prendre une distance avec les relations françaises de la génération précédente, représentés entre autres par la figure de François Coppée.²⁴ De plus, en profitant de la solidarité que les journalistes français manifestaient à leur égard, les amateurs de la revue pouvaient se sentir les pairs des ressortissants d'une « culture européenne » et revendiquer la reconnaissance sociale des journalistes hongrois, pour lesquels le congrès international représentait l'événement de l'émergence sociale.
- 14 Aussi, le recours à la référence française pouvait-il paraître nécessaire au monde des revues, lancées au tournant des années 1880-1890 en raison du fait qu'à leurs yeux, la France était représentative d'une nation unifiée et culturellement homogène.²⁵ Une des raisons en est que les animateurs des revues de « type nouveau », souvent d'origine juive ou allemande et conscients de leur propre expérience d'« assimilation », attribuaient une grande importance au rôle unificateur de la culture. Ils étaient non moins soucieux d'une unification horizontale des différents peuples vivant sur le territoire de la « grande Hongrie », sous l'égide de la culture hongroise. Ce même souci, l'on ne s'en étonnera pas, fut aussi un des thèmes-clé des revues plus « traditionnelles ».
- 15 Dans les pages des revues « traditionalistes », fortement marquées par la préoccupation pour le goût de l'ordre et de la tradition, la référence française eut souvent une connotation double : tantôt positive, lorsqu'elle était attribuée à la fonction d'antidote germanique ou bien au transfert des repères du goût de l'ordre et de la tradition (ou les deux à la fois) ; tantôt négative, lorsqu'elle servait à contraster l'image de la littérature hongroise, considérée comme plus apte à véhiculer le goût de l'ordre et de la tradition. La revue *Magyar Kritika* notamment manifestait une francophobie explicite, incarnant ainsi un type d'attitude que nous jugeons plutôt exceptionnel dans le monde des revues hongroises durant cette décennie. Soucieuse de contrôler toute tendance étrangère, elle incarnait parfaitement le milieu littéraire du complexe national : elle affirma déjà dans son premier numéro – en guise de définition de la critique littéraire – que les tendances littéraires étrangères devaient être sélectionnées en fonction des besoins propres à la Hongrie (dans quelle mesure elles arrivaient à aider l'évolution de la littérature nationale, dans quelle mesure elles correspondaient aux traits originels et héréditaires du caractère national, etc.). L'animosité envers la littérature et la culture françaises dans ses pages paraît encore plus accentuée que nous observons un manque d'antigermanisme explicite.
- 16 Il arrivait aussi aux hommes de revue de véhiculer l'image de deux France opposées : une matérialiste, trop scientifique, et une purifiée, « convertie », entre lesquelles il fallait choisir. Répandue et utilisée en France après la défaite de 1870, cette image fut notamment reprise par les Hongrois pour leurs propres fins.²⁶
- 17 Cette fonction était présente uniquement dans les revues de « type nouveau », où elle véhiculait l'image d'une littérature urbaine, d'essence bourgeoise, vouée à répondre aux aspirations culturelles et esthétiques des classes bourgeoises, jusqu'alors dépourvues de véritables instances d'élites. Lorsque cette fonction était présente dans les revues fondées avant le tournant du siècle, elle se caractérisait encore par une teneur et un sens de subversion atténuée, dû aussi à la prédominance des deux autres fonctions, à savoir la fonction d'« antidote germanique » et celle de « rattrapage ». Les louanges du drame français par la revue *A Hét* montre bien à quel point la référence d'antidote germanique pouvait être imbriquée, en même temps, avec celle de « rattrapage » et avec celle de « critique sociale ». La présentation de *Demi-Vierges* de Marcel Prévost en Hongrie, comme

celle de tout roman étranger, ne signifie pas encore la soumission de la Hongrie à ces autres cultures – *A Hét* prit immédiatement position dans la défense de la pièce, en laissant supposer qu'elle allait avoir beaucoup de contestataires. Afin d'accentuer le contact réel de la littérature française avec la vie, elle eut aussi recours aux arguments d'antidote germanique : cette pièce reflétait « les spécificités de la vie française », vu que « en dehors de quelques tentatives venant du Nord brumeux, à ce jour, c'est la littérature française qui a présenté la vie avec le plus de franchise ». *A Hét* se réjouit également de la pièce de Bisson intitulée *M. le Secrétaire d'État*, qu'elle trouva « très marrante », « fine » et « discrète », même sur le plan de ce qui était osé. Or, la critique ne s'arrêta pas là pour ce qui est des louanges, mais fit aussi l'éloge du caractère subversif de la pièce, comme si elle ne voulait qu'approuver cette peur des représentants du monde de l'ordre et du goût :

C'est un matériel parfait pour que les socialistes en donnent un verdict enflammé contre la société d'aujourd'hui. Je crois que ces causeurs agréables, ces blagueurs drôles et joyeux, ces Beaumarchais et ces Bissons, sont ceux qui mettent en route les révolutions : ces hommes drôles sont en fait des hommes très sérieux.²⁷

- 18 Parmi les revues fondées au cours des années 1890 et ayant survécu au moins jusqu'au milieu de la décennie suivante – ainsi, par exemple, *A Hét*, *Új Idők*, *Magyar Gêniousz*, *Magyar Szemle* –, seule *A Hét* s'efforça, au fur et à mesure que les années passaient, d'amorcer une rupture semblable avec l'ancien régime littéraire : cependant, son ancien réseau, que l'animateur principal de la revue (créateur-rédacteur et éditeur), József Kiss²⁸ continua à maintenir, lui rendit difficile une rupture sans ambiguïté et trop manifeste.²⁹ Cette rupture définitive avec l'ancien régime culturel fut amorcée d'abord par les revues d'un intérêt plus large que littéraire et n'eut lieu qu'à partir du tout début du siècle. Ces revues, comme *Huszadik Század* (Vingtième Siècle) et *Jövendő* (Avenir), fondées respectivement en 1900 et en 1903, s'intéressaient avant tout à l'idée sociale. Néanmoins, la littérature restait un thème de prédilection dans leurs pages, et désormais avec un regard davantage porté sur les littératures allemande et russe qu'auparavant. Parallèlement, et non sans rapport avec ce regain d'intérêt qui rompa définitivement avec l'antigermanisme culturel, la référence française véhiculée par ces revues concernait davantage la figure de l'intellectuel et ne touchait plus uniquement les productions littéraires. Pour *Huszadik Század*, Zola et Tolstoï n'étaient plus « des gloires locales », mais deux représentants éminents de la justice humaine, et pour *Jövendő*, la grandeur de Zola était inséparable de son sens de la justice.³⁰
- 19 Parallèlement, *A Hét* commençait à revendiquer de façon de plus en plus consciente une voie vers l'autonomie pour la littérature et les arts (en bâtissant également un réseau de petites revues aux mêmes ambitions, mais trop éphémères, telle *Figyelő*, fondée en 1905). En même temps, d'une manière générale, les références aux littératures étrangères, que nous retrouvons dans ces pages, touchaient désormais davantage au dynamisme de la vie littéraire de ces pays, et notamment aux rapports entre vie littéraire et monde politique, à la façon dont les différentes figures littéraires imposaient leurs visions au monde social, ainsi qu'à la solidarité que les figures de différents pays tissaient entre elles, etc. Abandonnant donc les deux fonctions de la référence française qu'elle avait utilisées auparavant de la même manière que les revues « traditionalistes » – celle « naturelle » (antidote germanique) et celle de « rattrapage » –, la revue *A Hét* donna plus de place à la fonction de « critique sociale », qu'elle reliait désormais à l'émergence de la figure de l'intellectuel. Ainsi, elle accorda autant d'attention aux œuvres françaises qu'au dynamisme de la vie littéraire et intellectuelle de la France.

- 20 D'une manière générale, en raison de cette multiplication des demandes d'autonomisation des lettres et des arts à partir des premières années du ^{xx}e siècle, on assiste au développement d'une nouvelle tension dans la vie littéraire. Un nouveau couple dynamique des élites littéraires en pleine transformation fit son apparition, avec, d'une part, ceux qui – bien qu'à des degrés différents – représentaient plutôt l'ancien régime littéraire, lié aux soucis nationalistes proches du pouvoir politique et, d'autre part, ceux qui concevaient désormais la littérature hongroise comme une composante autonome de la littérature universelle.³¹ En même temps, les zones spécifiques du consensus ayant caractérisé la perception des littératures étrangères, dont la littérature française, semblaient, elles aussi, avoir été bouleversées. Contrairement à la période précédente (avant 1903), les références françaises ne se recoupèrent plus à cette époque. Dans les débats de plus en plus nombreux autour de la question de l'essence de la littérature et de son intégration dans le social, pour les revues partisans de l'autonomie, la référence française pouvait devenir une machine de guerre permettant de prendre la défense de l'autonomie littéraire et artistique. Cette ligne de partage – une de plus – à l'intérieur du champ littéraire hongrois créa une tension quelque peu similaire à la tension structurelle entre national et international, entre écrivain et intellectuel, qui s'était instaurée dans la vie intellectuelle française à la suite de l'affaire Dreyfus.³²
- 21 Cénacle emblématique des intellectuels et de l'autonomie littéraire, la revue *Nyugat* (*Occident*), fondée en 1908, recourait de façon privilégiée à la littérature française pour y trouver les ressources essentielles de sa conception de l'art pour l'art, quitte à faire l'impasse sur les deux fonctions majeures attribuées aux lettres tout au long du ^{xix}e siècle : le nationalisme et l'éducation. L'antigermanisme n'était plus considéré comme un complément « naturel » de la référence française, ayant encore caractérisé le monde des revues pendant la décennie précédente. Le souci premier de la revue fut de combler les lacunes de la vie littéraire hongroise³³, donc, entre autres, de réhabiliter notamment la littérature allemande, jusqu'alors mise en marge aussi bien dans le domaine des traductions d'œuvres que dans le discours sur les lettres. En conséquence des années d'avant-guerre, la revue *Nyugat* devint tout de même plus réticente envers la référence allemande, qui perdit de sa dominance par rapport aux premières années de sa fondation. Aussi, des voix critiques à l'égard de la culture allemande se faisaient-elles entendre de temps en temps, encore que cette critique restât modérée et qu'elle concernât plutôt la philologie et moins les lettres allemandes.³⁴ Toujours sans renouer avec l'antigermanisme pur et dur de leurs prédécesseurs, certaines figures intellectuelles, tel le poète Endre Ady³⁵, ne cessaient de voir dans la littérature française le modèle littéraire le plus en harmonie avec leurs espérances de progrès social. En conjuguant ce ressort « social » avec des revendications esthétiques (l'art pour l'art), ils mettaient l'accent, plus que jamais, aux yeux des cercles littéraires les plus conservateurs, sur le caractère subversif de la littérature française.³⁶
- 22 Revue intellectuelle et partisane de l'art pour l'art, *Nyugat* fut considérée par les contemporains comme le centre du renouveau intellectuel touchant l'ensemble des domaines intellectuels, donc aussi bien le champ scientifique que les champs littéraire ou artistique. Le mouvement intellectuel de la gauche, qu'on appelle le mouvement du « radicalisme civique » et qui comprenait avant tout le cercle de *Vingtième Siècle* (revue de sciences sociales, fondée en 1900), ainsi que le Cercle Galilei (groupe de jeunes intellectuels socialistes ouverts aux pensées anarchistes, fondé en 1908), était également solidaire avec *Nyugat*. À cette époque, la critique de gauche de la « pure littérature » nous

semble plus présente encore dans la presse socialiste que dans les cénacles intellectuels de la gauche, ou l'art pour l'art signifiait beaucoup plus une controverse entre intellectuels et élites littéraires traditionnelles qu'entre intellectuels, partisans de l'autonomie littéraire et intellectuels, partisans de l'idée sociale.

- 23 Pendant les années d'avant-guerre, les tentatives « modernistes » visant à contrebalancer l'autorité de *Nyugat* dans les milieux intellectuels se multiplièrent également. La revue *Renaissance* cherchait à récupérer les intellectuels au profit du prince héritier, François Ferdinand, soucieux d'assurer une nouvelle base pour l'union culturelle de l'Empire. Non sans rapport avec la politique impériale mise en place, visant à utiliser le mouvement ouvrier en faveur de ses propres intérêts (notamment en mettant en place le système du suffrage universel), la revue essayait de véhiculer occasionnellement l'art social lié aux littératures autrichienne et allemande, pour lesquelles elle affichait une préférence.³⁷ Cet engouement que la revue manifestait pour la littérature allemande semble réapparaître dans la publication des écrits esthétiques de György Lukács³⁸, ainsi que dans les controverses que celui-ci avait à l'époque sur l'« impressionnisme » avec plusieurs figures de *Nyugat*.³⁹ Bien qu'il concernât plus spécifiquement le jugement esthétique dans les arts et la littérature, ce débat ne fut tout de même pas exempt d'éléments du vieux couple de contrainte franco-allemand.
- 24 Cependant, parmi les nouvelles revues⁴⁰ nées avant la guerre, nous pouvons considérer comme plutôt rare l'initiation à de nouvelles références françaises. La tentative de la revue *Magyar Kultúra* (*Culture Hongroise*) en est un des rares exemples. Fondée par un prêtre jésuite en 1913, Béla Bangha – formé auparavant dans la congrégation jésuite de Innsbruck et disciple de Josef Eberle (publiciste du parti populaire autrichien et conceptualisateur du mythe de la mainmise des Juifs sur la presse) –, *Magyar Kultúra* fut également constituée contre la revue *Nyugat* et, d'une manière plus générale, contre le mouvement intellectuel de plus en plus contestataire. Pour y arriver – ce qui représente une nouveauté parmi ces revues –, elle proposait d'offrir une nouvelle référence française faisant défaut non seulement à *Nyugat* mais aussi aux autres « anti-*Nyugat* », comme *Renaissance*. *Magyar Kultúra* était la seule dans le monde des revues de l'époque en Hongrie à essayer de puiser dans le renouveau littéraire catholique français, ayant déjà atteint son acmé dans son pays d'origine⁴¹. Toutefois, en raison de sa préoccupation pour le goût de l'ordre et de la tradition, elle n'en récupéra que ce qui ne lui paraissait pas trop osé ni thématiquement, ni esthétiquement. Le mouvement français à l'aspect avant-gardiste et complexe ne semblait que partiellement et sélectivement appréciable pour une *Magyar Kultúra* trop liée à l'ordre jésuite qui, à l'époque, commença à se mobiliser de plus en plus au sein de la nouvelle droite en émergence.⁴²
- 25 Malgré les accusations de leurs adversaires, les auteurs de *Nyugat* visèrent l'objectif de concilier leur aspiration à l'ouverture sur les littératures étrangères avec leur « magyarisme ».⁴³ Rares étaient les voix parmi eux, comme celle de Pál Ignótus – rédacteur de la revue à un moment donné –, qui prévoyaient l'inévitable uniformisation des littératures européennes, anticipant ainsi l'idée de l'internationalisme utopique des avant-gardes hongroises, qui s'affirmeront seulement pendant la Première Guerre mondiale.⁴⁴
- 26 Une autre idée de l'internationalisation des cultures avait été annoncée pourtant avant la guerre par Béla Balázs et György Lukács. Selon eux, la Hongrie pourrait détenir une place de choix dans ce processus d'internationalisation à condition qu'elle réussisse à se régénérer grâce à la culture allemande. Ces deux intellectuels, d'origine juive, de langue

et de culture aussi bien hongroises qu'allemandes, représentaient une sorte d'anticapitalisme romantique.⁴⁵ S'ils se tournèrent vers l'Allemagne, c'était en tant que source de régénération spirituelle pour la culture hongroise, qui était considérée par eux comme « enfantine » et éclatée, car dominée par la politique. Selon eux, au lieu d'un changement social, la culture hongroise avait besoin d'une mutation métaphysique. On retrouve ici quelque peu reformulé le thème du « contentieux culturel » franco-allemand. Ces « anticapitalistes romantiques » proposaient aussi une autre interprétation que l'on peut qualifier d'« organiciste » de la culture, utilisée non plus dans l'esprit des cercles nationalistes et antimodernistes mais avec comme idée centrale la « régénération » par la médiation d'une culture étrangère. C'est l'Allemagne qui devait jouer ce rôle – « métaphysique » et « révolutionnaire » – comme l'affirme György Lukács dans son texte intitulé « Die romanische Gefahr », traduit en hongrois sous le titre expressif du « Danger gaulois ».⁴⁶ Les termes apparus sous leur plume pour qualifier la culture, et surtout la littérature française, sont presque les mêmes que ceux mis en circulation par les auteurs allemands – en s'appuyant sur les idées de Herder – pour évoquer l'existence d'une littérature nationale en Allemagne dès le XVIII^e siècle :

Ils comparent – comme l'évoque Isaiah Berlin à propos des romantiques allemands, mais qui est vrai aussi pour Lukács et Balázs à un moment donné – leur profonde vie spirituelle, leur profonde humilité, leur quête désintéressée des vraies valeurs – simple, noble, sublime – à celle des Français riches, mondains, comblés, polis, sans cœur, moralement vides.⁴⁷

- 27 Pour Lukács, la culture allemande est dotée d'une capacité de renouvellement permanent : « Les Allemands sont aujourd'hui ce que les Grecs étaient autrefois. »⁴⁸ Par contraste, la culture (surtout la littérature) française est « solitaire, prête, close, un paradis terrestre à envier, mais ce n'est pas un modèle, ni un canon ».⁴⁹ Pour ces jeunes intellectuels, tous les férus des lettres françaises, même ceux qui faisaient partie des collaborateurs de *Nyugat*, considérés comme des hommes de grand talent, n'étaient que de pauvres « conservateurs » garantissant que

la nouvelle culture hongroise reste superficielle, prisonnière du tempérament et du décor, légère et sans profondeur.⁵⁰

- 28 Bien entendu, la francophobie culturelle de ces intellectuels n'avait pas les mêmes fondements sociaux que dans les cercles nationalistes qui tenaient la littérature française pour subversive. Elle exprimait le refus de l'esthétique de l'art pour l'art (qui serait la preuve de la « régence », de l'« impressionnisme », de l'individualisme également abhorrés) et, en même temps, le rejet du « social » (responsable de l'aliénation qu'ils souhaitaient surmonter). Sans doute, est-ce ce double refus qui explique principalement l'intérêt manifesté par Lukács pour l'Allemagne, intérêt qui sera progressivement remplacé, dès le début de la guerre par l'adhésion aux auteurs russes, et plus particulièrement à Dostoïevski. Tout comme, d'ailleurs, le déplacement de son intérêt du théâtre vers le roman.⁵¹
- 29 L'étude des références étrangères dans le discours littéraire semble donc à bien des égards un angle d'approche pertinent pour comprendre les lignes de force du champ littéraire d'avant 1914, tout comme les prises de position des intellectuels hongrois pendant la Première Guerre mondiale et dans le cataclysme de l'après-guerre. Il est possible de démontrer que ces occasions de prises de conscience culturelle et politique permettaient aux réseaux respectifs – appartenant aussi bien à l'ancien régime littéraire qu'au domaine de l'autonomie littéraire – de recourir parfois à des éléments communs dans la perception des lettres françaises et de leur impact en Hongrie. Dans cette

perspective, on peut faire l'hypothèse de zones spécifiques de consensus avant la Première Guerre mondiale. Les tenants du discours nationaliste francophile (ou, du moins, non francophobe) étaient partisans d'un État hongrois moderne doté d'une forte culture propre et « compétitive », en d'autres termes, promise aux mêmes destinées que celle des grandes nations culturelles. De ce point de vue, les francophiles partisans de l'art pour l'art et de l'autonomie littéraire, comme les auteurs de *Nyugat*, voulant que les lettres hongroises s'affirment comme composantes du monde international des lettres, représentaient moins une rupture qu'une continuité avec ces précédents. Par contraste, les porte-parole du complexe nationaliste, reliant altérité et décadence, et de plus en plus souvent, francité et décadence, et encore plus, les jeunes intellectuels germanophiles – les premiers, parce qu'ils craignaient les conséquences d'une modernisation sociale, les seconds, parce qu'ils se sont montrés encore à cette époque indifférents au social – se présentaient plutôt comme partisans d'une conception « organiciste » de la culture, et notamment de la littérature.⁵²

NOTES

1. Béla Balázs, *Napló 1914-1922 [Journal de 1914 à 1922]*, vol. II, Budapest, Magvető, coll. "Tények és tanúk" dirigée par Fábri Anna, 1982, 567 p., p. 7., notes du 2 août. Béla Balázs deviendra plus tard théoricien de renom du cinéma.
2. Pascale Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Seuil, 1999, 492 p., p. 113.
3. János Rathmann, *Herder eszméi – a historizmus útján [Les pensées de Herder – sur le chemin de l'historicisme]*, Budapest, Akadémiai, 1983, 162 p., p. 126.
4. Il n'existe pas d'études traitant de manière systématique de l'évolution de cette vision dichotomique en Hongrie.
5. « In Hungary, a country under Habsburg rule, this opposition [spiritual national « culture » versus materialist supra-national « civilisation »] was, if possible, even more marked and found expression in the twin concepts of *progressif* and *patria*. The former stood for social reform, implying enlightenment, economic growth, the development of the institutions of civil Society, humanitarian measures, and a liberal insistence on individual rights ; the latter stood for national traditions, language and culture but also for the defence of national self-determination, historically evolved political autonomies, and collectives privileges. The alternating assessment of the relative importance of these two value concepts goes far to explain the character of successive epochs and single trends or, later, factions proper, within literature. It was, of course, rarely a question of exclusive choice (as, e.g., in 1849-1867) but of priorities, rather. In politically agitated times, the alternative was formulated in unequivocally political terms, while in political standstill it was couched in social and literary slogans » ; Anna Wessely, « The Status of Authors in Nineteenth Century Hungary: The Influence of the French Model », Graziella Pagliano – Antonio Gomez-Moriana, (éd.), *Écrire en France au XIX^e siècle*, Longueuil, Coll. « l'Univers des discours », 1989, 216 p., p. 195.
6. Il est à noter que jusqu'à la fin du XIX^e siècle, les Hongrois n'avaient pas une perception distincte de la culture autrichienne ni de celle des pays allemands.
7. Péter Nagy, « Paris-Budapest. Relations rationnelles et passionnelles », *Paris et le phénomène des capitales littéraires*, vol. I, Paris, Presses Universitaires Paris-Sorbonne, 1986, 493 p., p. 404. Les

mémoires de Mór Jókai témoignent d'un même enthousiasme : « We did not read anything but Lamartine, Michelet, Louis Blanc, Sue, Victor Hugo, and Béranger and if an English or German poet could find mercy with us, then only Shelley or Heine, both denied by their own nations, English or German only in their language but French in their spirit. », *Journal* de Mór Jókai, romancier le plus populaire du XIX^e siècle en Hongrie, retraçant ses débuts littéraires datant de l'époque romantique, cité par Anna Wessely, *op. cit.*, p. 204.

8. Piroška Madácsy, *Francia szellem a magyar reformkorban. Francia irodalom és kultúra a reformkori magyar folyóiratokban* [L'Esprit français durant l'Ère des réformes. Lettres et culture françaises dans les revues de langue hongroise entre 1825 et 1848], Szeged, JGYTF, 1992, 167 p.

9. Ces références sur une longue durée ne relevaient pas du même « champ sémantique » et ne se plaçaient pas au même « niveau formel » : en dehors des éléments plus spécifiquement culturels, la référence culturelle française reposait notamment, dès le XVIII^e siècle, sur des stratégies propres à une francophilie politique. Celle-ci était surtout ancrée dans l'imaginaire, étant donné qu'elle ne put se manifester clairement qu'à des moments de crise – Révolution de 1848 –, ou pour de courtes périodes conjoncturelles – rapprochement France-Autriche-Hongrie dans les années 1870, mais aussi au moment de l'Exposition universelle ou de la crise de 1905-1906, qui appartiennent à la période étudiée. Cette imbrication de la tradition géopolitique et d'une autre, plus spécifiquement culturelle, de la référence française, resta en vigueur jusqu'à la différenciation du champ littéraire, affectant les cadres sociologiques de celui-ci et les formes dans lesquelles s'articulait l'opinion sur les lettres. Or, aussi durant la période fin de siècle, on observe la présence simultanée de la critique « à l'ancienne » et de celle « moderniste » dans le discours sur les lettres. De fait, le corpus à dépouiller doit comprendre toute sorte de pratiques discursives des fabricants du discours sur la littérature, débordant le seul domaine des critiques littéraires contemporaines et incarnant, sous une physionomie multiforme (recueils d'articles, essais, études d'histoire littéraire, nécrologies, biographies, correspondances, etc.), plusieurs types de discours, notamment des textes polémiques privés de toute objectivité, des comptes rendus personnels ou des recensions critiques, où le jugement de valeur normatif s'avère le plus prégnant.

10. István Sötér, *Világos után. Nemzet és haladás : Aranytól Madáchig*, « Az erkölcstelen irodalom példái : Balzac és a franciák » [chapitre intitulé « Les exemples de la littérature immorale : Balzac et les Français », in *Après la défaite de Világos en 1849, Nation et progrès de János Arany à Imre Madách*], Budapest, Szépirodalmi, 1987, 745 p., p. 613-616 ; sur l'attraction que la littérature russe exerçait sur les revues littéraires hongroises après l'insurrection de 1848-1849, László Imre, « Az Arany-Csengery kör orosz irodalmi kapcsolatai », Németh G. Béla (dir.), *Forradalom után – kiegyezés előtt. A magyar polgárosodás az abszolutizmus korszakában* [Les relations russes du cercle Arany-Csengery, après la Révolution et avant le Compromis, in *La modernisation en Hongrie pendant l'époque absolutiste*], Budapest, Gondolat, 1988, 637 p., en particulier p. 113-115.

11. István Toldy, « Nem kell táblabíró politika » [Plus besoin de la politique « táblabíró » (magistrat du Tribunal civil)], 1848, t. I., 1868, cité par Béla Németh G., *A magyar irodalomkritikai gondolkodás a pozitivizmus korában. A kiegyezéstől a szóadfordulókig* [La Pensée de critique littéraire l'époque positiviste. Du Compromis au tournant du siècle], Budapest, Akadémia, 1981, 428 p., p. 44.

12. Il est à noter qu'une des toute premières revues lancées en Europe et consacrées à la littérature comparée, intitulée *Comparationis Litterarum Universarum*, fut publiée en langue hongroise dès 1877, sous la direction de Sámuel Brassai et de Hugó Meltzl en Transylvanie : László Kósa (dir.), « A polgári társadalom korának művelődése I. », *Magyar művelődéstörténet* [chapitre sur les formes de la culture en Hongrie après le Compromis, *Histoire culturelle de Hongrie*], Budapest, Osiris, 1998, 569 p., p. 373. Dans certains cercles littéraires, l'idée « comparatiste » fut complémentaire à l'idée du « cosmopolitisme ». La revue *Figyelő* (*Observateur*), lancée en 1871, fut la première à propager explicitement le principe du cosmopolitisme en tant que complémentaire à l'idée comparatiste, qu'elle puisait dans le

positivisme anglais, le *Jugenddeutsch* et le Brandes encore méconnu. À cette époque encore, l'attitude favorable au cosmopolitisme pouvait aussi signifier antigermanisme : notamment pour Sándor Endrödi, une des figures de chef de *Figyelő*, le *cosmopolitismus* était même garant de la valorisation de l'élément national, dans la mesure où il permettait d'éviter l'influence ou le transfert exclusifs de la culture allemande. Il serait intéressant de savoir dans quelle mesure l'idée comparatiste sans évocation du cosmopolitisme pouvait avoir des fins antifrançaises. La *Szépirodalmi Figyelő* (*Observateur Littéraire*), revue issue de la génération d'avant et dont la vocation était le transfert des littératures étrangères, admirait les romans anglais et russes, tandis qu'elle rejetait les romans français, étant « le focus négatif de leurs intérêts » : Béla Németh G., « A demokrácia, az egyéniség és a « kozmopolitizmus » jegyében : a Figyelő és köre. A polgári realizmus kritikai kezdeményezőinek egy felemás csoportja », p. 349-350 et « Arany folyóiratainak világirodalmi tájékozódásáról », p. 452, *Létharc és nemzetiség. Irodalom- és művelődéstörténeti tanulmányok*, Elvek és utak serie [Pour la démocratie, l'individu et le cosmopolitisme : le cercle de *Figyelő*. Les critiques du « réalisme civique » et l'orientation internationale des revues de János Arany, *Lutte pour la survie et nationalité. Études d'histoire littéraire et culturelle*], Budapest, Magvető, 1976, 560 p.

13. Dans les années 1870, parmi les tentatives visant à définir la littérature hongroise par rapport à la littérature mondiale, celle de János Arany, poète et homme de revue jouissant, dans sa vie déjà, d'une reconnaissance en tant que « poète national », exerça la plus grande influence sur les générations suivantes. Selon Arany, la poésie hongroise était restée isolée des vagues mondiales en raison de sa tâche particulière de défense nationale. Mais tandis que pour lui et ses contemporains, partageant son opinion sur la question, c'était non seulement un mérite mais aussi une conséquence nécessaire de l'attitude « dédaigneuse » de l'Occident, pour des figures de la génération fin de siècle, comme pour Zsolt Beöthy, l'isolement de la littérature hongroise de l'Occident serait déjà non seulement un mérite, mais aussi un garant de la défense du caractère « pragmatique » et « sobre » de la *magyarit*, Béla Németh G., « Fejezetek az irodalomkritika történetéből a kiegyezés után », *Létharc és nemzetiség. Irodalom- és művelődéstörténeti tanulmányok*, « Elvek és utak » [Chapitres de l'histoire de la critique littéraire après le Compromis, *Lutte pour la survie et la nationalité. Études d'histoire littéraire et culturelle*], Budapest, Magvető, 1976, 560 p., p. 272-276.

14. Zsolt Beöthy, *A magyar irodalom kistükre* [Précis de littérature hongroise], Budapest, Athenaeum, 1896, 183 p.

15. Péter Dávidházi, « Irodalomtörténet és ünnepi beszéd », Kalla Zsuzsa (dir.), *Az irodalom ünnepei. Kultusztörténeti tanulmányok* [Histoire littéraire et discours solennel, *Les Fêtes de la littérature. Études d'histoire culturelle*] A PIM Könyvei 9, Agroiinform, Budapest, 2000, 321 p., p. 137.

16. En Hongrie, les principaux débats de l'entre-deux-guerres eurent lieu entre ces deux groupes d'écrivains qu'on appelle en hongrois les « népies » et les « urbánus ». Cette opposition pourrait être traduite approximativement par le couple de contrainte à la russe, « narodnik »-« zapadnik ».

17. La littérature sur la question des transferts culturels, par exemple Michel Espagne, *Les Transferts culturels franco-allemands*, Paris, PUF, 1999, 286 p.

18. Mihály Latkóczy, « Olcsó színházjegyek » [Billets de théâtre bon marché], *Magyar Szemle*, 21, le 23 mai 1897, p. 241.

19. Nicolas Bauquet, *Les Francophiles hongrois entre nationalisme et occidentalisme 1896-1914*, mémoire de maîtrise d'histoire sous la direction de Bernard Michel, université Paris-I, 1999, p. 19.

20. Avant d'entamer l'élaboration d'une base de données des traductions relative au tournant du siècle, il convient de noter qu'un recensement des livres traduits dans le domaine des lettres serait assurément trompeur en raison du caractère répandu de la connaissance de la langue allemande en Hongrie, car, forcément, le besoin était moindre de traduire de l'allemand que du français. Malgré ce constat avancé, il peut nous sembler, néanmoins, que les maisons d'édition

engagées dans la publication des œuvres contemporaines (donc non « classiques »), traduites en langue hongroise, éditaient beaucoup de littérature française. Enfin, le dépouillement qui me semble le plus efficace serait celui des récits et des poésies traduits par les revues littéraires. Un tel dépouillement n'est pas seulement plus facile à réaliser que celui des livres traduits, il permettrait, en plus, de comparer le volume et la qualité de la référence française aux étrangères. Cependant, dû à l'absence de données sur la proportion des belles-lettres par rapport à l'ensemble des traductions pour la période (dans tout domaine, on traduisait d'abord de l'allemand), on ne peut pas affirmer avec certitude que, dans ce domaine aussi, le français ne se situait qu'à la deuxième place. Il reste à savoir si l'« écart » entre le caractère « imaginaire » de la présence française et son *impact institutionnel* ou « réel », qui se vérifie pour la culture en général, existe également pour les belles-lettres. En d'autres termes, il faudrait voir dans quelle mesure l'abondance du discours sur la littérature française, incontestable notamment dans la dernière décennie du siècle, l'emporte sur celle des traductions effectives du français.

21. Par opposition, le théâtre avant-gardiste de la première décennie du siècle était scandinave et, dans une moindre mesure, allemand (théâtre Thalia). En fait, cette stratégie d'importation des avant-gardes dans le domaine du théâtre visait plus les œuvres françaises que le théâtre hongrois, encore tâtonnant et manquant d'un nombre suffisant d'auteurs de talent.

22. Anonyme, « *A magyar társadalom* » [*La Société hongroise*], *Új Idők*, 2, 30 décembre 1894, p. 31-32.

23. Caliban, « *Kongresszus* » [Congrès], *Krónika, A Hét*, 25, 21 juin 1896, p. 422-423.

24. Sur les relations franco-hongroises dans le domaine littéraire, pendant la décennie précédente, qui sont devenues, aux yeux de la future génération des relations trop « officielles », figées dans un patriotisme archaïque : István Nemeskürty, *A közzivű ember unokái. A kiegyezés utáni első nemzedék, 1867-1896* [*Les Petits-Fils du père au cœur en pierre. La première génération après le Compromis, 1867-1896*], Budapest, Magvető, 1987, 287 p., p. 158-166.

25. Il est intéressant de noter que les revues hongroises restaient plutôt silencieuses sur le réveil culturel des régionalismes en France, et préféraient véhiculer l'image de la nation française « d'une langue-d'une culture ».

26. Dans ses *Confessions*, parues sous forme de feuilleton dans *Magyar Szemle* en janvier-mars 1896, Sándor Hevesi, critique littéraire débutant à l'époque, désigna les bonnes et les mauvaises tendances littéraires avec l'intention claire de guider le choix du public hongrois. Préoccupé par la peur du déclin, il véhiculait volontiers le thème des deux littératures en combat acharné, notamment sous la forme d'une guerre franco-française et où apparaissait l'image de la littérature moderne pourrie seulement purifiable à l'aide d'une nouvelle vague en littérature, *Magyar Szemle*, 2-9, 12 janvier, 1^{er} mars 1896, p. 2, 14-16, 26-28, 38-40, 50-52, 62-64, 74-76, 86-87, 98-100, 110-111.

27. Anonyme, « *Századvégi leányok. Nemzeti Színház* » [*Demi-vierges de Marcel Prévost. Mise en scène du Théâtre national*], *A Hét*, 15, 12 avril 1896, p. 241-243, et s. a., « *Az államtitkár úr* » [M. le Secrétaire d'État, de Bisson], *A Hét*, 19, 10 mai 1896, p. 310-311.

28. József Kiss était le premier poète judéo-hongrois reconnu comme poète national par les instances de la littérature officielle.

29. La revue *Élet* s'est arrêtée en 1894. *Magyar Gényusz* semblait aussi s'engager de plus en plus dans la modernité littéraire, mais elle cessa de paraître en 1903.

30. *Huszadik Század*, n° 2, février 1900, p. 130. et *Jövendő*, n° 2, 8 mars 1903, p. 45.

31. Cette nouvelle conception autonome de la littérature – qui allait de pair, bien entendu, avec une prise de distance massive, voire une rupture avec le pouvoir politique en place – ne signifiait pourtant pas le refus du politique, loin de là. Cependant, c'est seulement pendant la Première Guerre mondiale, avec l'émergence des avant-gardes, que les innovations esthétiques furent véritablement reliées à des aspirations sociales radicales.

32. Christophe Charles, *Paris, fin de siècle : culture et politique*, Paris, Seuil, coll. « L'Univers historique », 1998, 319 p., p. 199.

33. Mihály Szegedy-Maszák, « A Nyugat és a világirodalom », *Újraértelmezések* [La Nyugat et la littérature internationale, *Réinterprétations*], Krónika Nova, Budapest, 2000, 194 p., p. 114.
34. Babits Mihály, « Michel Bréal Pour mieux connaître Homère c. munkájának ismertetése », Mihály Szegedy-Maszák, *op. cit.*, p. 117, [compte rendu de l'ouvrage de Michel Bréal intitulé *Pour mieux connaître Homère*, paru dans *Nyugat* en 1909, n° 12]. Le poète Mihály Babits, qui fut l'un des chefs de figure de *Nyugat*, parle notamment de « la terreur de la science allemande » que le « chauvinisme français » combat efficacement.
35. Poète symboliste, mais aussi critique et chroniqueur dans des journaux hongrois aussi bien en Hongrie qu'en France. Protagoniste du paradigme moderniste de la littérature en Hongrie. Avec sa nouvelle vision et son langage poétique, le volume *Új versek* [Nouvelles poésies], publié en 1906, bouleversa la vie littéraire hongroise. Ady critiquait très fortement – aussi bien dans ses poèmes que dans ses chroniques – le provincialisme de la société hongroise.
36. Joseph Held, « Young Hungary : the Nyugat Periodical, 1908-1914 », Stanley B. Winters, Joseph Held (éds), *Intellectual and Social Developments in the Habsburg Empire from Maria Theresa to World War I. Essays Dedicated to Robert A. Kann*, NY and London, Columbia University Press, « East European monographs », 11, 1975, 304 p., p. 280. Pour Jenő Rákosi, publiciste de *Budapesti Hírlap* (*Journal de Budapest*), les poètes réunis autour de l'anthologie *Holnap* (*Demain*), proche de *Nyugat*, étaient des imitateurs de la littérature étrangère décadente. Il ne faisait pas de doute que sous cette complémentarité de l'altérité et de la décadence, il pensait avant tout à la littérature française. Rákosi Jenő, « A Holnap » [Demain], *Budapesti Hírlap*, 20 décembre 1908, p. 3.
37. Voir surtout les articles de József Pogány parus dans *Renaissance*, et en particulier celui intitulé « A modern proletárság lélektana » [La psychologie du prolétariat moderne], 25 juillet 1910.
38. Bien que ses écrits de l'époque nous rappelle aujourd'hui davantage les écrivains viennois qui étaient ses contemporains, Lukács s'intéressait aux Allemands et non aux Autrichiens. Son texte le plus important, paru dans *Renaissance* sous le titre de « Esztétikai kultúra » [La culture esthétique], faisait partie de la série de textes polémiques dans lesquels il contestait la critique relativisante, sous son nom de l'époque, la « critique impressionniste ». *Renaissance*, I, n° 2, 25 mai 1910, p. 123-136.
39. Le premier texte de la polémique, marquant une étape décisive dans son éloignement du cercle de *Nyugat*, fut publié dans *Nyugat* sous le titre de « Az utak elváltak » [Les chemins ont bifurqué]. *Nyugat*, I, n° 3, février 1910, p. 190-193. Le rejet de l'« impressionnisme » par Lukács et d'autres intellectuels atteindra son apogée pendant la guerre.
40. Les revues *Renaissance*, *Magyar Figyelő* (*Observateur Hongrois*), *Aurora*, *Május* (*Mai*) et *Magyar Kultúra* (*Culture Hongroise*) furent lancées entre 1910 et 1913.
41. Frédéric Gugelot, *La Conversion des intellectuels au catholicisme en France, 1885-1935*, Paris, CNRS, 1998, 533 p.
42. Miklós Szabó, « Középosztály és újkonzervativizmus. Harc a politikai katolicizmus jobbszárnya és a polgári radikalizmus között », *Politikai kultúra Magyarországon, 1896-1986. Válogatott tanulmányok* [Classe moyenne et nouveau conservatisme. L'aile droite du catholicisme politique et le radicalisme civique en combat], *Culture politique en Hongrie, 1896-1986 : articles choisis*, Budapest, Medvetánc, 1989, 311 p., p. 189.
43. Leur *magyarisme* fut exempt de tout complexe national et la revue rejetait complètement les prétentions à la « supériorité hongroise » : malgré son titre, elle est une des rares revues de l'époque à s'intéresser également aux littératures d'Europe centrale et orientale.
44. Mihály Szegedy-Maszák, *op. cit.*, p. 121.
45. Ferenc Fehér, « Balázs Béla és Lukács György szövetsége a forradalomig », Ferenc Fehér, Ágnes Heller, *A Budapesti Iskola. Tanulmányok Lukács Györgyről* [L'Alliance de Béla Balázs et de György Lukács jusqu'à la révolution de 1919. L'École de Budapest. Études sur György Lukács], t. I., T-Twins Kiadó, Lukács Archívum, 1995, 511 p., p. 17.

46. György Lukács, « A gall veszély », *Ifjúkori művek (1902-1918)*, Lukács György összes művei [*Le Danger gaulois, Œuvres de jeunesse (1902-1918), Œuvres complètes de György Lukács*], Magvető, Budapest, 1977, 892 p., p. 562-569.
47. Isaiah Berlin, « Le retour de bâton. Sur la montée du nationalisme », trad. par Gil Delannoi : Gil Delannoi et Pierre-André Taguieff (dir.), *Théories du nationalisme*, Éditions Kimé, 1991, 324 p., p. 307.
48. Lukács György, *op. cit.*, p. 565.
49. *Ibid.*, p. 564.
50. Béla Balázs, *Napló 1903-1914 [Journal de 1903 à 1914]*, t. I., Budapest, Magvető, coll. « Tények és tanúk » dirigée par Anna Fábri, 1982, 715 p., p. 541, notes du 12 décembre 1911.
51. Tout au long de la guerre, Lukács prépara un livre sur Dostoïevski qu'il ne parvint toutefois pas à achever. Aujourd'hui, seules ses notes sont disponibles.
52. Dans son œuvre de jeunesse sur l'histoire de l'évolution du drame moderne (*L'Histoire de l'évolution du drame moderne*, édité en 1911), Lukács fait la distinction entre cultures « ouvertes » et cultures « fermées », en opposant sociétés bourgeoises entraînant la dissolution des relations humaines et sociétés organiques, ainsi que drame bourgeois et tragédie métaphysique, Fehér Ferenc, « A dráma történetfilozófiája, a tragédia metafizikája és a nem-tragikus dráma utópiája. Válaszutak a fiatal Lukács drámaelméletében » [La Philosophie historique du drame, la métaphysique de la tragédie et l'utopie du drame non-tragique. Croisée des chemins dans la théorie sur le drame chez le jeune Lukács], Ferenc Fehér, Ágnes Heller (dir.), *op. cit.*, p. 73-74.
-

AUTEUR

ESZTER BALÁZS

EHESS, doctorante